

2

JANVIER 86
30 F

Opéra de Paris : dans les coulisses du monstre

Mille ans de vie privée
Le testament de John Huston
Trompe-l'œil, l'art du faux
Angoulême capitale de la BD
Berlin-Est Berlin-Ouest

LES NOUVELLES

LES NOUVELLES

Littéraires

25-27, rue de la Clef, 75005 Paris

Tél. : 43.37.74.00

Directeur : Alain Buhler

Rédaction

Rédacteur en chef : Alain Buhler

Rédacteur en chef-adjoint :

Jean-Claude Muratori

Chefs de service

Photos, Illustrations : Jean-Pierre Gagneux
(43.31.31.18)

Livres : Cécile Wajsbrot (43.31.35.53)

Spectacles, sciences et techniques, communication-médias : Christian Durante
(43.31.29.85)

Arts : Marie-Christine Hugonot

Secrétariat de rédaction-maquette :

Lionel Bluteau

Accoucheuse : Isabelle Cabut

Reportages, enquêtes

Renée Barbier, Corine Chapelain, Alfred Eibel, Christine Ferniot, Claude Meunier

Reporter-photographe : Pierre Bourdis

Chroniqueurs : Boredom, Chenz, Jeanne Folly, Sempé

Directeur artistique-conseil : Denis Vissian

Maquette : Pascale Lasbley

Rubriques :

Bande dessinée : Isabelle Cabut,
Nicolas Finet

Cinéma : Pascal Mérieau

Danse : André-Philippe Hersin

Dérision : Groupe d'intervention
culturelle Jalons

Education, pédagogie : Isabelle Cabut

Feuilleton théâtral : Jacques Nerson

Informatique : Jean-Louis Le Breton

Jazz : Alfred Eibel

Poésie : Maurice Mellet

Rock, variétés, vidéo : Christine Ferniot

Science-fiction : Nicolas Finet

Voyages : Jean-Claude Muratori

Administration

Editeur : Philippe Desmoulins

Assistante : Jacqueline Lemaitre

Directeur de la publicité :

Dominique Langlade (43.31.21.72)

Assistante : Noémi Ader

Consultant Edition : Practis

Vente au numéro :

RESO - n° Tél. Vert : 16 05.08.57.95

Service Abonnements : (43.75.96.60)

31, cours des Juillottes

94704 Maisons-Alfort Cedex

Fabrication

Chef de fabrication : Frédéric Grand

Photocomposition : Compo-Relais

Impression : Imp. de Massy-Jean Didier

Commission paritaire : 59 244

ISSN : en cours

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Toute reproduction, même partielle, d'articles ou d'illustrations est interdite, sauf accord préalable.

© Les Nouvelles Littéraires 1986

Ont collaboré à ce numéro

Paul-Laurent Assoun, Yves Aubry, Jean Béghin, Bruno de Cessole, Jean-Pierre Deloux, Claudine Duval, Nathalie Graham, Günter Grass, Jean-Luc Jeener, Michèle Grégori, Geneviève Huttin, Christine Jacquet, Didier Jouault, Elisabeth Launay, Lucile Laveggi, Brice Le Franc, Gérard Mannoni, Anne Michelet, Laurence Mouillefarine, Moebius, Henri Montant, Anne Muratori-Philip, Philippe Olivier, Cédric Philibert, Philippe Petit, Edouard Rencker, Rosy, Raphaëlle Rérolle, Sapho, Joël Schmidt, Marie-José Simpson, François Thiéry, C. Vandelli, Marc Villard, Isabelle de Wavrin.

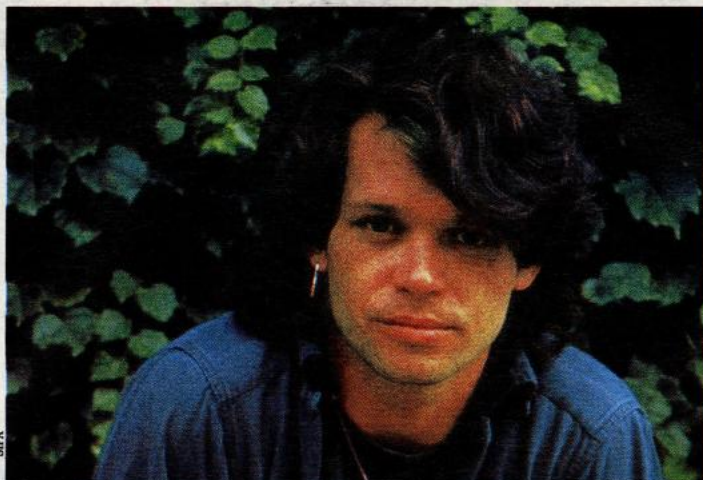
Les Nouvelles Littéraires SARL, au capital
de 50 000 F, durée 99 ans. Siège social : 25-
27, rue de la Clef, 75005 Paris

Gérant : Philippe Desmoulins

Directeur de la publication : Michel Baroin

L'année du Cougar

Avec son nouveau disque et un prochain concert à Paris, John Cougar Mellencamp veut prouver qu'il peut aujourd'hui postuler à la couronne du « boss » Bruce Springsteen.



Moins sophistiqué, plus énergique.

Oui, c'est le même. Johnny Cougar, celui qui sortait en 1978 *A Biography*, chez Riva Records, affichait alors un look ruisselant de sensualité : bouche humide, narines palpitantes, chemise négligemment échancrée. Beau mais pas con car le cher garçon proposait trois superbes rocks : *Born to reckless*, *Alley of the angels* et *Let them run your lives* de sa voix rauque et gémissante, guitares en torche, chœurs extatiques et du piano, du piano, du piano.

En cinq albums, Johnny Cougar est devenu John Cougar Mellencamp, en

attendant le John Mellencamp final. Un adulte hyper conscient et fier de son Midwest natal. Attention. Durant ces huit années, Mellencamp a grignoté à l'énergie les places qui le séparaient du boss Springsteen. Il a mis de la bière dans son whisky et du Blue Denim dans ses fringues. C'est comme ça qu'on peut le voir, tel qu'en lui-même, sur la jaquette de *Scarecrow*, son dernier disque. Tout de jean vêtu, appuyé pensivement sur les barbelés délimitant la ferme d'un *redneck* anonyme. Alors là, terreur : le message du boss serait-il perverti ? Eh bien, non. Car sur le

vinyl, Mellencamp ne verse pas dans le retour aux racines premier degré, pas plus qu'il ne sublime le quadrille fermier. Par contre, il s'est découvert un pays et, en bon yankee avec du sang bien pur dans les veines, il traîne comme une maladie honteuse un syndrome Baie des Cochons. Je le soupçonne de peu goûter les vilains Russes, un parti-pris en communion directe avec l'inconscient (hum !) collectif américain. Volontiers donneur de leçons (J'ai vu les Rolling Stones/Oubliez Johnny Rotten), Mellencamp tire sa révérence, sur *Rock in the USA*, aux gloires sixties proches de l'effacement : Martha Reeves, Mitch Ryder, James Brown. C'est un bon gars.

Au fil des ans, sa musique a perdu en sophistication ce qu'elle a gagné en énergie. Exit le piano et gloire aux guitares. Côté lyrics, retour à la tradition et aux vraies valeurs : honneur et dignité.

Mal-aimé en Europe, régulièrement absent des dictionnaires consacrés au rock, John Cougar Mellencamp vient développer sur le vieux continent une image cohérente de prétendant au trône, au moment où Tom Petty s'abandonne à l'apathie campagnarde et John Fogerty, en père peinard, à la gloire radiophonique.

Notre homme connaît ses possibilités mais il lui manque toujours une réputation de bête de scène. Celle dont on fait l'étoffe des héros.

MARC VILLARD

■ Deux albums
John Cougar Mellencamp :
Uh-Huh
(Phonogram).
Existe en cassette.
Scarecrow
(Phonogram).
Existe aussi en cassette et en compact.

ROCKULTURE

POISON GIRLS

A TROP VOULOIR SE BRANCHER SUR LES JEUNES, LES VIEUX SONT SOUVENT PITOYABLES. NI SUBVERSA ÉCHAPPE À LA RÈGLE. CE N'EST PAS PAR MIMÉTISME QUE CETTE QUINQUAGÉNAIRE SE POSE LÀ SUR SCÈNE, LES CHEVEUX COUPÉS AU COUTEAU, LA GUITARE AU POING.

UNE PRÉSENCE AUTHENTIQUE, UNE FOUGUE, UNE SPONTANÉITÉ, LE PLAISIR DE JOUER UN ROCK ACIDE ET SEL SUR DES PAROLES CIN-GLANTES, SORTIES D'UNE GORGE RAPEUSE ET CHAUDE.

ACCOMPAGNÉE DE RICHARD FAMOUS, MAX VOLUME ET AGENT ORANGE, TROIS SEJONTS NON MOINS VALEUREUX. EN PRIME UNE BELLE POCHETTE DESSINÉE PAR CLIFFORD HARTER.

POISON GIRL MAXI 45
"THE PRICE OF GRIN AND THE PRICE OF BLOOD"
UPRIGHT RECORDS

LA GROSSE OLGA

UN GRAND SILLON VIDE
LABOURE NOS MURS
UN NOUVEAU GÉNOCIDE
S'ATTAQUE À NOS PEINTURES
PRÉFÈRE LE GRIS SORDIDE
AUX COULEURS DE NOTRE CULTURE.

O.L.G.A. : ORGANISME DE LUTTE
ANTI GRAFFITIS ET AFFICHAGE
SAUVAGE.



De Bashung à Anne Sylvestre

Alain Bashung :
Live Tour 85

■ Un double qui remplace et annule l'album édité, voici peu, sous le même titre. Le rocker déchiré (diction fervente, voix brûlée) propose un *Jungle Männer* bienvenu ainsi qu'un inattendu *Hey Joe* en plus des *SOS Amor*, *Martine boude* et autre *Imbécile*. Pochette superbe. Indispensable.
(Phonogram. Existe en cassette et en compact).

Tom Novembre :
L'insecte

■ On a dit qu'il était un clône de Charlélie Couture. Or, il s'agit d'une pure ressemblance familiale et d'une histoire d'amitié, de travail commun. Charlélie signe quelques musiques et arrangements de cet album splendide où Novembre se révèle acteur-chanteur, « fin diseur » et bourré d'humour vachard.
(Phonogram. Existe en cassette).

Valérie Lagrange :
Rebelle

■ Belle et rebelle, Valérie poursuit sa croisade anti-apathie. Entre l'Ethiopie et les tournées musicales, elle fait du théâtre, enregistre un trente centimètres et choisit ses musiciens avec un soin minutieux. Résultat : un album méticuleux et volcanique, brûlant comme elle, excessif et très, très professionnel.
(Virgin. Existe en cassette).

Buzy :
I love you Lulu

■ Petite voix plaintive d'enfant perdue sans collier, Buzy aime le « p'tit Lulu », et le dit sans ambages. C'est Gainsbourg qui va être content ! La bouche boudeuse et la larme à l'œil, cette jolie minette est insinuante, méticuleuse et faussement fragile. Ses compositions sont caressantes, son charme certain, avec de petites pointes désespérées qui évitent le racolage pour s'en aller du côté des sincérités électives.
(CBS. Existe en cassette).

Anne Sylvestre :
Fabulettes marines

■ Elle ne prend pas les enfants pour des imbéciles et considère les parents comme d'incorrigibles rêveurs. Ses *Fabulettes marines* attendront tous les publics avec le prochain album, plus grinçant, plus fiévreux, annonçant le passage d'Anne Sylvestre sur une scène parisienne.
(Productions A. Sylvestre).

C.F.

Renaud et sa cour des Miracles

Renaud a
quitté sa paisible maison
de disques (Polydor)
pour une autre
plus remuante (Virgin).
Pourtant son nouvel
album ressemble comme
deux larmes sociales aux
précédents...

Renaud :
Platini de la musique
ou banlieusard
à gros-cœur
et petits-bras ?



Renaud :

« Les mistrals gagnants »,
Virgin (disque,
cassette et compact).

Avec Renaud, la mythologie paupériste vient encore de frapper un grand coup. Les HLM continueront donc d'être blêmes, les « beaufs » plus bornés que nature, quant aux flics n'en parlons pas, ils rejoindront la cohorte tant honnie des légionnaires butés et des marins rasés dans l'univers des collectionneurs de clichés.

Pas de quartier : Renaud époussette d'un doigt convaincu (et juvénile) tous les poncifs à faire pleurer Morgane. Une larme chaude pour « la pauvre-camée qu'est morte toute seule avec sa seringue hypodermique ». Un coup de projecteur glauque sur la « pépette » « en vacances sous sa tente bon marché en quête d'un grand amour crédit-total-longue-durée ». Sans parler du couplet franc et viril sur « l'ami fidèle

et discret » avant la chanson consacrée à « la femme majuscule qui éviterait guerres et massacres si le pouvoir lui était concédé ». Sexe faible, vous avez dit sexe faible...

Solitude du raté, drogue qui tue mieux que le Sida, amitié pure et dure... On allait presque faire l'impasse sur les enfants qui meurent en direct dans le flash de vingt heures entre la soupe et les raviolis. Pas de souci à se faire, Renaud n'oublie aucun regard de Bogota, Calcutta ou San Francisco.

Seul instant d'émotion dans cet album monolithique, comme un rayon de soleil frileux façon Jonas ou Souchon, une petite chanson, intitulée *Les mistrals gagnants*, vient, sur la pointe des pieds, évoquer la fuite du temps, ce bon vieux temps des carambars et des vrais roudoudoux qui collaient aux dents, à la sortie de la communale.

Depuis quelques années, le chanteur fait ses choux gras de toutes les crquelures quotidiennes, mais ses jeans

effrangés, sa mèche filasse de p'tit mec et ses tendresses maladroitement adolescent souffreteux tournent de plus en plus au systématisme vynilique. Renaud a posé du fixatif sur ses thèmes vendeurs et n'en démordra plus. Il ne lui manquait qu'un *Band Aid* made in France, voilà qui est fait.

Le banlieusard gros-cœur-petits-bras cède peu à peu la place au fabricant de lieux communs qui font chanter les tiroirs-caisses. Et, désormais, Gérard Lambert ne se laissera plus « chouraver son blouson de cuir et ses bottes de cow-boy ».

Il a appris à discuter ses contrats, centaines de millions clé en mains. Quittant Polydor, sa paisible maison de disques, pour la jeune et anglo-saxonne Virgin, il a négocié son transfert comme un footballeur. On souhaiterait qu'il puisse, tel un Platini musical, élever son niveau de jeu à la hauteur de ses exigences financières. Ça reste encore à prouver.

CHRISTINE FERNIOT

Deux dinosaures dans la légende

Bob Dylan et les Animals d'Eric Burdon entrent dans l'histoire avec deux coffrets en forme d'hommage.

Panthéon splendide ou mort en différé, Bob Dylan possède désormais « le » coffret de ses œuvres. Un bel objet avec livret, photos (contrôlés par le maître lui-même) et cinq albums rassemblant les grands hits mais aussi quelques introuvables à faire baver les collectionneurs. Vingt-cinq ans qui défilent sur trente centimètres, ça ne se refuse pas : cliché du marginal qui débarque à Greenwich Village en 1960, concerts avec Joan Baez, versions à la pelle de *Blowin' in the wind* et Bobby visité par le christianisme entre blues et gospel. Joli voyage pour mieux oublier le dernier album paru en 85 (*Empire burlesque*) qui a rendu les amateurs chagrins. CBS promettait ce cadeau depuis presque trois ans et les fans de Dylan dépassaient leur quota de stress. Quelque trois heures d'écoute garanties pour l'autopsie d'un chanteur aux quarante-cinq ans mythologiques.

En 1963, le Alan Price Combo, issu de Newcastle, change son patronyme en The Animals. Il faudra deux années à la nouvelle formation pour se hisser aux tout premiers rangs des groupes anglo-saxons, taquinant Beatles et Rolling Stones sur leurs terres. En 1964, ils enregistrent leur version de *The*



Dylan (en haut) et Burdon : le marginal de Greenwich Village contre le bluesman de Newcastle.



house of the rising sun, promue ipso facto hit mondial, ainsi que *I am crying*, *Boom Boom* (de John Lee Hooker) et *Don't let me be misunderstood*. Été 65, le groupe se sépare. Eric Burdon, le chanteur, habité littéralement par le blues, poursuivra une carrière en dents de scie qui rappelle l'enlèvement dramatique d'un Vince Taylor. Exilé en Allemagne, il donna, en mars 85, deux concerts pathétiques à Paris, proposant l'image d'un perdant accroché à sa magnifique voix noire comme au radeau de la dernière chance. Le présent coffret ressuscite les meilleurs morceaux enregistrés par le groupe avant le clash. Indispensable pour remettre les montres à l'heure dans un contexte à nouveau favorable au Rhytm n° Blues blanc. C.F.

Deux coffrets

Bob Dylan : *Biograph*. Coffret de cinq disques (CBS).
The Animals : *The house of the rising sun*. Coffret Trio (Pathé Marconi).

LYRIQUE

Distributions de rêve

Un livre et quelques disques (compacts) : les plus grands noms du monde lyrique se sont donné rendez-vous pour fêter l'avènement de 1986.

Priorité à Galina Vichnevskaja, auteur d'une épaisse autobiographie intitulée *Galina* (Fayard). L'illustre épouse du non moins illustre Rostropovitch raconte tout ce qu'on a toujours voulu savoir sur elle et qu'on lui a si souvent demandé : ses débuts, ses luttes artistiques et politiques, la gloire, ses adieux au théâtre. Récit passionnant de bout en bout, et exemplaire malgré les craintes que pouvait inspirer une histoire à la première personne. Mais une star est une star, et chaque événement, chaque anecdote prend une troisième dimension. D'autant que Galina Vichnevskaja, douée et belle, a oublié d'être bête !

Même plaisir dans le domaine du disque chez Deutsche Grammophon, d'abord avec *Don Carlos* de Verdi au plateau éblouissant : Abbado, Plácido Domingo, Katia Ricciarelli, Lucia Valentini Terrani, Leo Nucci, Ruggero Raimondi, Nicolai Ghiaurov. Sans oublier le chœur et l'orchestre de la

Scala. Même si les dames n'égalaient pas tout à fait les Tebaldi, Caballé ou Bumbry des versions plus anciennes, c'est ce qu'on peut faire de mieux en ce

moment. Ce qu'aucun opéra ne peut s'offrir en une seule représentation.

On retrouve la même équipe, avec quelques renforts (Cecilia Gasdia, Lella Cuberli, Samuel Ramey et Francisco Araiza), pour *Il viaggio a Reims* de Rossini. Créé en 1825 au moment du sacre de Charles X, cet ultime opéra italien de Rossini, oublié depuis, raconte avec un humour irrésistible le voyage raté d'un groupe de bons vivants qui veut justement se rendre au sacre du monarque à Reims. Une musique pétillante comme celle du *Barbier*, une interprétation parfaite. Sans doute la plus séduisante publication de la rentrée. Et pour compléter le plein de lyrique de ce début d'année, Philips réédite aujourd'hui l'*Attila* de Verdi en compact (avec toujours Raimondi, Deutkom, Milnes et Bergonzi), tandis que Decca propose un *Porgy and Bess* de Gershwin avec la divine Leona Mitchell, Barbarae Hendricks et Lorin Maazel.

G.M.

Quatre disques...

Gershwin : « *Porgy and Bess* ».

(Decca. Trois compacts).

Rossini : « *Il viaggio a Reims* ».

(Deutsche Grammophon. Deux compacts).

Verdi : « *Don Carlos* » (Deutsche Grammophon. Quatre compacts).

Verdi : « *Attila* ».

(Philips. Deux compacts).

... et un livre

« *Galina* » de Galina Vichnevskaja. (Fayard, 470 p., 140 F).

voyages

Ce qui reste de la ville d'après la guerre, c'est plus que l'histoire d'un Berlin mythique. Les deux tourterelles des rues qui pouvaient hier être séparées à quatre-vingts kilomètres par les bombardements, après la guerre, il a fallu reconstruire l'histoire d'une ville qui n'avait pas existé.

Il n'existait pas, les événements parallèles ne transparaissent pas, le tout pour servir son existence. Des années plus tard, des séries d'arbres, des années interminables absorbent à des places vagues. Une ne voit au Breitscheid, place Scharnberg ou place...



Y. MORVAN/SIPA

Berlin

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

BERLIN

Celle qui ne veut pas guérir

Lorsque, en janvier 1953, je suis passé d'Allemagne de l'Ouest à Berlin, ce changement de résidence ne s'expliquait pas seulement par la décision que j'avais prise, en tant que sculpteur, de me chercher un nouveau professeur (Karl Hartung) ; ce changement de résidence relevait plutôt d'une question de principe : je voulais, délibérément, tourner le dos au miracle économique qui explosait brutalement en Allemagne de l'Ouest. Et malgré tous les changements politiques et économiques qui sont intervenus, l'appréciation qui était la mienne à l'époque marque toujours le jugement que je porte sur Berlin aujourd'hui. Cette ville signifie pour moi : celle qui ne veut pas guérir, la plaie ouverte en permanence. Elle montre, telle qu'elle est aujourd'hui, les ruptures qui se sont produites dans le cours de l'histoire allemande. Toutes les crises d'ampleur mondiale, dont la variété nous déroutait par ailleurs, se trouvent concentrées à Berlin, focalisées, comme si la ville voulait démontrer par cette accumulation de problèmes à quel point elle est exemplaire.

C'est peut-être cette franchise et cette impudeur avec lesquelles Berlin exhibe ses blessures et ses déformations qui fascinent l'écrivain et ne le lâchent plus. Souvent, bien sûr, j'ai dû prendre une certaine distance, l'élan m'a emmené ailleurs, mais quel que soit le sujet qui semble nous entraîner loin de Berlin, j'ai compris à la fin de chaque manuscrit que c'est depuis cette ville, à partir d'elle, que j'avais empilé les matériaux, que je les avais consultés, compulsés, mis au rebut, que cette ville demeurerait le point de fuite de ma fiction. Le lieu, au reste, est encombrant, et ceux qui voudront en prendre possession rapidement le trouveront souvent inaccessible. Les jugements rapides du genre « *Berlin est malade, Berlin dépérit, Berlin se meurt !!!* » ne peuvent causer le moindre dommage à cette ville condamnée, parce que les maladies de Berlin sont en même temps les sources de sa vitalité, parce que la mort ou le dépérissement marquent de toute façon son charme fragile. Je parle au demeurant de la ville tout entière. Même si le Mur, ce trait de séparation dont la nudité et la

brutalité ont quelque chose de terriblement honnête, veut faire croire qu'il est tracé pour longtemps : il n'empêche qu'on ne peut pas ne pas voir que les deux moitiés de la ville vivent chacune en direction de l'autre, et que c'est précisément là où elles font tout pour s'ignorer, qu'on le constate avec le plus d'évidence.

Dans le courant des années soixante-dix, un petit nombre d'écrivains, dont je faisais partie, ont pris l'habitude d'organiser leurs rencontres à Berlin-Est, sans public, avec la seule préoccupation de parler de leur travail, de leurs manuscrits, dont ils se lisaient des extraits. Je m'étonne encore aujourd'hui de constater que cette concentration littéraire, qui a duré plus de quatre ans et continue d'agir à sa façon, n'ait été découverte pratiquement par personne, si l'on excepte les services de sécurité, et soit restée protégée de la curiosité publique. C'est une preuve de plus que la vie littéraire à Berlin se tient sur deux scènes séparées, qui, au fond, n'ont pas grand-chose de commun. D'un côté les processus de production silencieuse et délibérément solitaire, de l'autre une industrie littéraire qui tourne très activement, qui, certes, a pour point de départ des livres et des auteurs, mais qui continuerait à tourner d'elle-même quoi qu'il arrive, même s'il n'y avait pas d'auteurs.

Les livres qui voient le jour ici portent les stigmates, les blessures de cette ville qu'on reconnaît à peine bien souvent parce qu'elles sont cachées, mais que bien souvent aussi ils arborent avec une netteté insupportable : voyez ma blessure qui dure ! Comme tous les lieux de pèlerinage, Berlin est un lieu propice aux exagérations hystériques. Il n'y a qu'ici qu'on puisse espérer tous les jours un miracle quel qu'il soit. Si Berlin n'existait pas, il faudrait l'inventer ; à y regarder de plus près, Berlin est aussi, en dépit de toute son évidente réalité, une fiction qui n'en finit pas de s'écrire.

GÜNTER GRASS*

(traduction de Jean-Pierre Lefebvre).

**Ecrivain allemand marqué par la guerre, comme toute sa génération (il est né en 1927) ; créateur d'un univers romanesque aux limites du fantastique et du grotesque.*

L'avenir à l'Ouest

Ce qui reste du vieux Berlin n'est plus que l'ombre d'un Berlin mythique. Des rues tranquilles, des rues qui pantoufflent. Berlin a été détruit à quatre-vingt-dix pour cent par les bombardements. Après la guerre, il a fallu reconstruire, et l'Histoire, avec un grand H, n'a plus vraiment de sens. L'Histoire est dans les musées, dans les galeries, chez les écrivains, dans la musique et probablement dans le quartier de Kreuzberg qu'un Berlinois entre deux âges vous indiquera comme une curiosité à ne pas manquer. Aujourd'hui, un Berlin tout brillant d'aluminium et de verre a pris le relais : le Kurfürstendamm, l'avenue principale, a entamé sa seconde carrière. Rassurante. Riche. Un mot d'ordre à Berlin où de nombreux antiquaires exposent un peu partout autant de pièces originales que de copies. On a parfois de la peine à s'y retrouver. Ces antiquaires ne sont pas les seuls à faire des affaires en or avec des objets. Un grand nombre de sculpteurs se lancent dans les entreprises les plus insensées pour séduire une clientèle affamée d'art. Mais de quel art s'agit-il ? Ça n'a pas d'importance, l'important est de créer. Du Kurfürstendamm à l'Europa Center, les galeries se bousculent. Oeuvres figuratives, non-figuratives, design, Art brut, art hyper réaliste, paysage champêtre ou kitsch dans la manière du dernier Chirico. L'art moderne est omniprésent, dans la rue, à l'entrée des édifices publics. Devant la Galerie nationale, des grandes feuilles de fer représen-



Symboles de l'Ouest : la Prusse (avec la Colonne de la Victoire), les espaces verts et la ruée industrielle vers le XXI^e siècle.

tent des personnages aux contours indéfinis. A l'entrée du Centre international du Congrès se trouve un globe de métal curieusement formé.

Berlin ne cesse de surprendre par son indiscipline, par son audace. Cette folie des grandeurs dans les domaines artistiques, contraste avec d'autres aspects, moins remuants. Les grands cafés-terrasses, les restaurants. On en

trouve à tous les coins de rue, du Kurfürstendamm à la Knesebeckstrasse, dans la Kantstrasse. Pour le Berlinois, ces hôtels-restaurants-café sont des lieux de rendez-vous : on rend visite à un ami, on y traite des affaires, on y prend pension, on y respire encore l'air du vieux Berlin. On finit immanquablement sur le Kurfürstendamm. C'est l'épine dorsale de la ville. Sans

L'histoire à l'Est

lui Berlin n'existerait pas ; les avenues parallèles ou transversales n'étant là que pour justifier son existence. Dissimulées par des séries d'arbres, ces avenues interminables aboutissent à des places vertigineuses. Que ce soit au Breitscheid, place Savigny ou place Ernst Reuter, l'impression de vide, de gouffre de ces espaces est obsédante.

Berlin n'est pas une ville pour le plaisir des yeux. Berlin est à découvrir de l'intérieur, par ses musées, ses châteaux, ses galeries, ses concerts, ses expositions, ses créations les plus débridées. Berlin est un bouillon de culture où tous les genres cohabitent. Ce n'est pas toujours de très bon goût, mais c'est à coup sûr stimulant.

En quittant le centre-ville pour se rendre à Zehlendorf, la banlieue proche, on découvre le Berlin du bon goût et de la mesure, les vieilles pierres sauvées du désastre, les belles maisons patriciennes aux balcons ouvragés. Un passé révolu qui survit à la périphérie. On peut faire un tour de ville comme on suivrait un périphérique, en découvrant ce que Berlin recèle de trésors inestimables, de richesses accumulées. Pour peu qu'on aille à Kreuzberg, en empruntant la Kalitzerstrasse, puis, traversant le pont de la Spree, la Stalauer Allee, on découvre le Märktisches Viertel, un quartier bien berlinois, avec des HLM de luxe, des murs roses, bleus ou couleur moutarde.

La Spree est à portée de la main, long fleuve qui serpente à travers la ville. Il suffit de le suivre pour aboutir au Château de Charlottenbourg où

ALPHA BERLIN



VU PAR
BOREDOM
COULEURS
NIT NED

A NACHRONISME QUI
CÔÛTE CHER, AU
POSTE FRONTIÈRE
D'ALLEMAGNE DE L'
EST (PUISQU'IL FAUT
TRANSITER PAR L'EST
POUR RALLIER BERLIN
OUEST), NOTRE PHOTO
D'IDENTITÉ, VOUS
PRÉSENTE LE CRANE
RASÉ, PÊCHE DE JEU-
NESSE. POUR 20 DM
VOUS GAGNEZ UNE



CARTE-MINUTE, AVEC
NOUVELLE PHOTO...
VALABLE UNE DEMI-HEURE.

B IÈRE, BARS, BOUTEILLES : LES
RUES EN SONT PLEINES.
LES VERRES FONT UN DEMI-LITRE,
ET S'ACCOMPAGNENT D'UN PETIT
SCHNAPS PAR CE QUE, DEHORS, IL
FAIT VRAIMENT FROID...



C ONCERTS TOUS LES SOIRS : JAZZ,
FOLK, ET SURTOUT DU ROCK.

DANS DE GRANDES SALLES (QUARTIER
LATIN, METROPOLE, T.U., QUASIMODO...)
OU DANS CES BARS MUTANTS (KOB,
SWING, LAND'S END, BRONX....)



BERLIN

▷ sont réunies quelques-unes des plus somptueuses collections du monde. Ce n'est pas le seul. Il y a le *Château de Grunewald* et celui de *Pfauersinsel*. En allant d'un château à l'autre on verra mieux comment s'est formé Berlin.

La forêt y est dense, un lac permet des randonnées en canot. *Tiergarten* (le zoo) et le *Jardin botanique* sont des endroits prisés. Promenades romantiques, voyages imaginaires, exotisme, rien ne manque tant l'on sait que le Berlinoise veut à tout prix être dépaycé.

Ouvert jour et nuit

Berlin est formé d'une mosaïque de couleurs, de styles, de nationalités, raccordées ensemble et l'unité c'est le *Kurfürstendamm* vers lequel on revient sans même s'en rendre compte. La nuit, l'aspect de la ville change. De grande ville un peu à l'étroit, elle se métamorphose en un immense champ de lumière dont l'intensité surprend. La vie nocturne est aussi spécifique de Berlin que son musée imaginaire dont elle s'est fait une ceinture de sécurité. On peut boire et manger jusqu'à trois heures du matin. Avec un peu de chance, on trouvera même un estaminet ouvert jusqu'à cinq heures. Berlin devient la ville la plus tolérante et l'une des plus sûres d'Europe. On peut s'y balader le soir, les mains dans les poches. On rencontre parfois un drôle d'oiseau, mais c'est un oiseau qui vous sourit... Ce tableau idyllique s'assombrit dès qu'on s'approche du Mur. Sans parler des graffitis les plus invraisemblables, le Mur a quelque chose de sinistre qui rappelle un camp retranché. De l'autre côté, un minaret. C'est



R. DEPARON/MAGNUM

Berlin-Ouest. Pour eux, le

DISCOS : NOMBREUSES, MUSIQUE NEW WAVE TENDANCE 78. PAS TROP FRIMES, PASTROP CHERES. (SAVE SEX, LOOP DI LOOP DSCHUNGE, METROPOLE...)



ESPACE : C'EST CE QUI CHOQUE LE PLUS. TOUT EST IMMENSE, LES RUES, LES IMMEUBLES, LES TROUS BEANTS, HERITAGES DE LA DERNIERE GUERRE.

LA VILLE RESSEMBLE A UNE GRANDE BAN-LIEVE QUI N'EN FINIT PAS. ARCHITECTURE TRISTE ET GRISE D'APRES GUERRE. GROS PATES ET COURS INTERIEURES EN ENFILADES.

FLIPPANT : AUX PORTES DE LA VILLE, UN GROS CHAR Russe, SURELEVE POUR QU'ON LE VOIE BIEN DE LA ROUTE, VOUS ACCUEILLE.

GRAFFITIS : LES PLUS BEAUX SONT SUR LE MUR. TRES PEU DE POCHOIRS, MAIS DES SLOGANS POLITIQUES DANS TOUTE LA VILLE. DE TEMPS A AUTRE UNE FACADE PEINTE.





mur appartient déjà au passé.

la tour de télévision de Berlin-Est située sur l'Alexander Platz, haute de plus de trois cents mètres, avec un restaurant qui pivote toutes les heures sur son axe, curiosité comme on peut en trouver à Hong-Kong.

Berlin-Est tranche au premier abord par le nombre des monuments qui encombrant le centre-ville. Par le fait que les deux plus importantes avenues historiques, *Unter den Linden* et *Alexander Platz*, sont du même côté. Ce qui fait dire aux Berlinoises de l'Ouest que s'ils ont l'avenir devant eux, Berlin-Est, en revanche, a récupéré « l'antique noyau de l'Histoire ». A part cette nuance, il y a à Berlin-Est comme à Berlin-Ouest pléthore de grands espaces sur lesquels plane une sorte d'austérité confuse qui n'est pas sans rappeler Pyongyang, la capitale de la Corée du Nord. « Retenue, austérité, discipline ».

A l'Est aussi, on sait rire

Il y a tous ces souvenirs de la dernière guerre, le monument aux morts soviétique à *Treptow*, par exemple, qui se déploie dans un grand parc avec d'immenses drapeaux rouges aux plis très étudiés émergeant des fourrés.

A l'Ouest on est cerné par les musées ; à l'Est, on est cerné par la raideur prussienne : les grandes avenues sont moins flamboyantes, la tenue des habitants est sévère. A condition de ne pas changer d'attitude quand on passe d'Ouest en Est, à condition de rester naturel, on a de fortes chances de passer inaperçu. Encore faut-il être habillé correctement. Ne pas croire qu'on pourrait être le point de mire. Les Allemands se ressemblent, des deux côtés du Mur, avec



BERLIN

▷ la différence qu'à l'Est pointe une intonation particulière, une façon de parler qui dénote un développement séparé.

Un fameux cabaret de chansonniers, *Die Distel* (Le Chardon), existe pour prouver que l'on peut rire également de ce côté-ci du Mur. Les visas n'étant autorisés que pour la journée, le visiteur a intérêt à bouger le plus possible, à prendre ses repas dans plusieurs restaurants. Ces restaurants ne sont pas onéreux. On ne s'y installe pas comme ça, sur un simple caprice, on attend que le maître d'hôtel vous place à la table qu'il estime devoir vous convenir. Gare à vous si par le plus grand des hasards vous engagez une conversation avec des militaires qui seraient vos voisins de table. Vous le regretteriez et eux aussi !

C'est le Palais de la République qui offre la plus grande variété de distractions qu'il soit possible de réunir ici dans un seul lieu. Ce Palais sert à la fois de brasserie, de salle de dégustation de vins ; on y trouve un bowling et des cafétérias remplies de jeunes.

La tombée du jour est angoissante. Un tram jaune grince. Un vélo est appuyé contre le Mur. Une voiture noire est en stationnement. Une femme âgée traîne un filet à provisions. Un garçon de quinze ans traverse la rue vêtu d'un anorak orange. Les immeubles sont sales dans ce quartier périphérique, on y déchiffre des traces de balles ; une espèce de suie fige ces quartiers morts depuis longtemps. Comme si personne ne se postait jamais derrière les doubles fenêtres. Hiver et brouillard accentuent encore le malaise... Il est souvent salutaire de passer à l'Est si l'on vit à l'Ouest, ne fût-ce que pour des motifs historiques.

A l'Ouest on pense, on crée, on construit. De l'autre côté, l'ombre de l'Histoire est trop lourde à porter.

ALFRED EIBEL



Sur le Kurfürstendamm, l'épine dorsale de Berlin-Ouest.

MUNICIPALITÉ : ELLE VIRE CERTAINS SQUATTERS, AVEC D'AUTRES ELLE SIGNE DES ACCORDS DE RENOVATIONS ET LIBERE DES SUBVENTIONS

NON VIOLENCE : L'AMBIANCE EST COOL. UNE ESPECE DE RESPECT MELÉ D'INDIFFERENCE. MAIS CA A BEAUCOUP CHAUFFÉ PENDANT LES MANIFESTATIONS ANTI-REAGAN.

ORANJEN STRASSE : TYPIQUE DE KREUZBERG, DES ATELIERS, DES SQUATTS, DES GALERIES PUNKS, DES RESTOS TURCS, DES MAGASINS DE "SECOND HAND", BOUTIQUES A OCCAS, DES KNEIPEN ET TOUT AU BOUT L'IMPOSANT BUILDING D'AXEL SPRINGER, LE ROBERT HERSANT BERLINOIS, DRESSÉ FACE A L'EST AU PIED DU MUR.

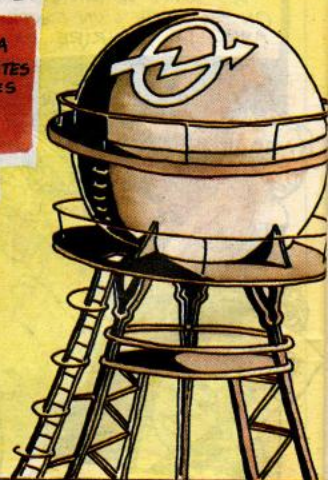


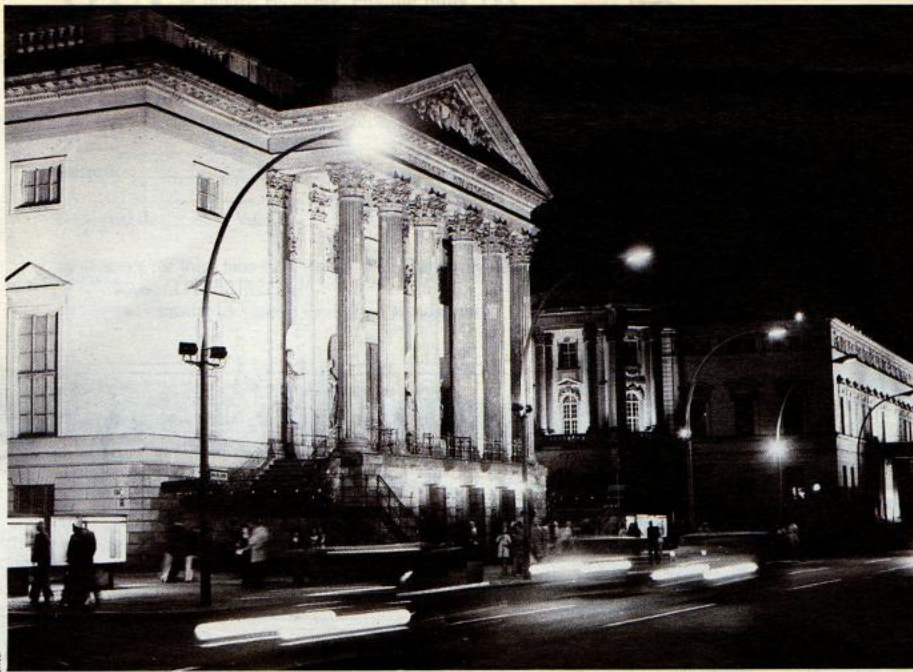
PETARDS . LIBERAL , LE BERLINOIS TOLERE QU'ON FUME SON STICK TRANQUILLE DANS BEAUCOUPS D'ENDROITS.

QUANTITÉ . QUALITÉ . IL YA TELLEMENT D'OPPORTUNITES POUR QU'EXPLOSENT TOUTES LES CULTURES, QUE LA QUALITÉ S'Y RETROUVE. A CHACUN D'Y SAISIR LA SIENNE.

RETOUR . REVENIR DE BERLIN C'EST UN PEU COMME UNE DESCENTE D'ACIDE.

SQUATTS : ACTIFS ET TRES ORGANISES. MAIS LE MOUVEMENT LASSE. CE N'EST PLUS TRES A LA MODE. LES SQUATTS DEVIENNENT DE PLUS EN PLUS SOUVENT DES RESIDENCES SECONDAIRES.





Un mythe : l'Opéra de Berlin-Est en bordure d'Unter den Linden. Inutile de réserver, l'Opéra fermera ses portes avant fin février pour une réfection de fond en comble. Fermeture annoncée pour plusieurs mois. On parle même de deux ans.

Un soir à l'Opéra

J'ai voulu faire quelque chose à Berlin-Est. Pas seulement voir, comme dans un muet, des gens dont je ne comprenais pas la langue, et m'inventer leur histoire avec énormément d'inexactitudes – jeu que j'ai toujours affectionné...

Je suis donc allée à l'Opéra, voir *Lohengrin* de Wagner, et j'ai cru qu'on nous y présenterait une version brechtienne de l'histoire. Pourquoi pas ? Ce qui n'aurait pas manqué d'être croquignolesque.

Eh bien, ce n'était pas ça. Le public, d'abord, endimanché. Années cinquante non revisitées. Petit bourgeois pudibond. Couleurs passées. Et quelques Berlinoises de l'Ouest, dans un décontracté luxueux qui insultait de son

insolente nonchalance le soin qu'avaient mis les autres à leur toilette. Et puis le spectacle.

Ouverture. Non, la mise en scène n'était pas d'un avant-gardisme poussiéreux, elle croulait sous la poussière tout court.

Le rideau s'ouvre sur un tableau vivant, soldats assis comme dans une toile de Greuze ou dans un quelconque « Art nouveau ». Le premier personnage arrive, se met bien au milieu de la scène, bien campé sur ses deux jambes et entonne sa tirade vigoureusement ponctuée par les chœurs wagnériens et les violons qui montent de la fosse d'orchestre. Il finit son intervention d'une façon inévitablement wagnérienne, en trois notes, la fondamentale,

la quinte (pas de toux) et l'octave – et si ce n'est pas ça, c'est presque ça –, une note suraiguë qui indique « j'en ai fini ».

Une dame quasi muette au premier acte, écoute « expressivement », à savoir qu'elle a une traine qu'elle bouscule d'un coup sec, pour se déplacer de droite à gauche ou de gauche à droite, à chaque fois qu'elle est censée « réagir » à cette marmelade vocale. Le personnage principal, Elsa Von Brabant (le t final prononcé violemment *teh* !), ressemble à un gros ange blanc et bouclé, qui glisse « divinement » sur le sol, avec une voix et un air divins.

Après un acte, je craque, et sur la note la plus aiguë de l'acte, je quitte le théâtre, suivie de mes amis lassés. Par

dessus le marché, j'avoue ne pas avoir une passion pour Wagner, alors tout cru, comme ça, et tout usé, j'aime mieux écouter un disque et imaginer des personnages légers, évoluant dans une aérienne lumière...

Retour à Berlin-Ouest : son luxe, son abondance qui ne m'avaient pas précisément frappée, éclatent et me remplissent d'un immense malaise... Mais peut-être suis-je perméable aux malaises en tout genre, peut-être...

SAPHO (*)

(*) Elle chante (son dernier disque, « Passions, passions », vient de sortir), elle dessine, écrit, et tournera bientôt un film avec Ldm-Lé, le réalisateur de « Poussière d'empire ».

THEODORE L. DE JONG TAT.

ARTISTE TOUT AZIMUTS. QUAND IL N'EST PAS À CES FÊTES COLORÉES DANS "L'ÉGLISE ORTHODOXE" QU'IL A CONSTRUITE DE BRIQ ET BROC SUR UN TERRAIN VAGUE, IL EXPOSE DES GRANDS COUTURIERS SUR DES QUARTIERS DE VIANDE SANGUINOLENTE.

IL PEINT, SCULPTE, OU FABRIQUE DES DIORAMAS.



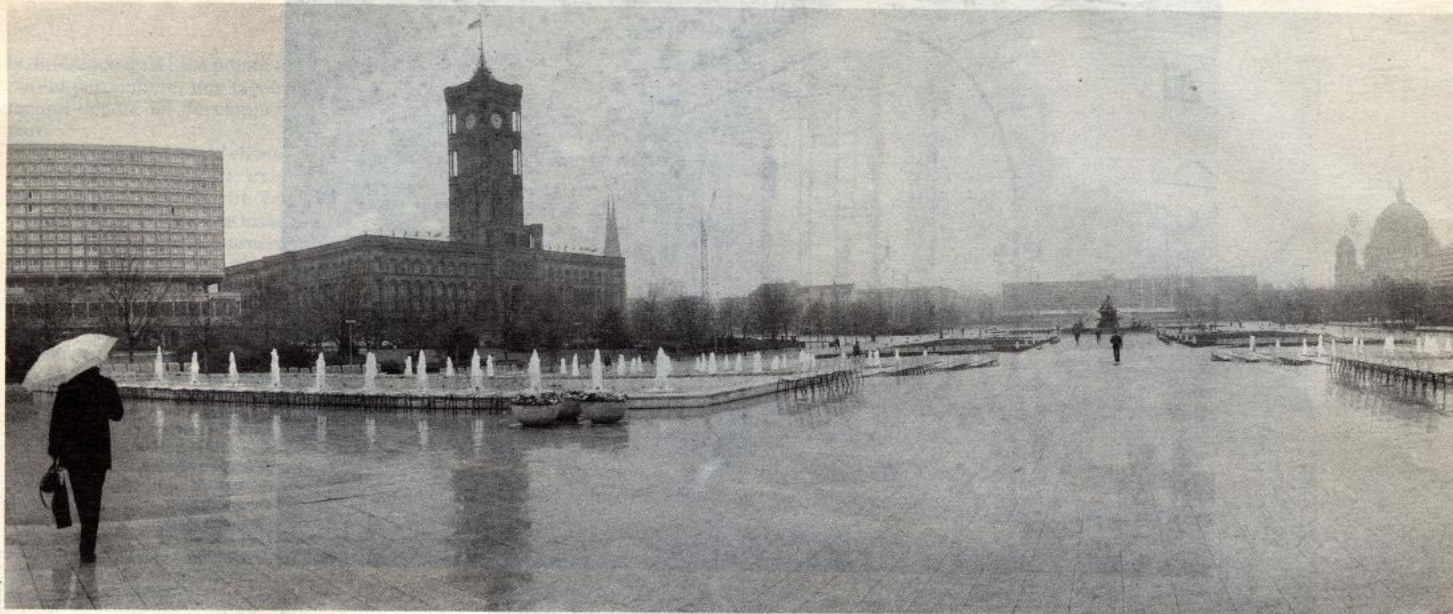
LES DIORAMAS: DES BOÎTES DANS LESQUELLES ON RENTRE UNE PARTIE DE LA TÊTE POUR Y DECOUVRIR TOUT UN UNIVERS EN TROIS DIMENSIONS. UNE FORME D'EXPRESSION TRÈS LIBRE QUI MET LE SPECTATEUR À L'INTÉRIEUR DE L'ŒUVRE QUI QUELQUEFOIS, S'ANIME.



POUR LA MAIRIE IL VA EN TRUFFER UN CHÂMEAU-WAGON QU'IL VA CONSTRUIRE SOUS CE QU'IL RESTE D'UNE ANCIENNE GARE DÉTRUITE.

PHOTOS ET CROQUIS THEODORE L. DE JONG TAT.

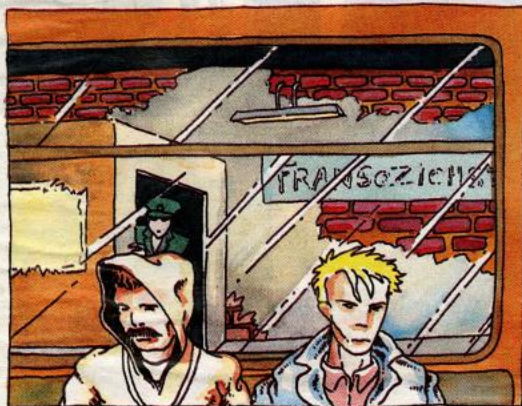
BERLIN



Contraste : rigueur à Berlin-Est (Alexanderplatz ci-dessus, à l'extrémité d'Unterdenlinden), vitalité à Berlin-Ouest (ci-dessous) qui mélange avec bonheur races, traditions, civilisations et modes de vie.



U-BAHN: LE METRO. TU LE PRENDIS ET HOP! TU PASSES À L'EST. TU TRAVERSES SANS T'ARRÊTER DES STATIONS DÉSOULÉES. ON NE TE CONTRÔLE QU'À LA SORTIE.



VIDEO : AU METRO - UN ÉCRAN GEANT LES DERNIÈRES DE MUSIQUE ET DES DÉFILÉS DE MODE.

WURST (SAUCISSE). À CHAQUE COIN DE RUE, DES IMBÊTES, VENDEURS DE SAUCISSES CHAUDES ET BIEN GRASSES.



X IL EXISTE ENCORE DE VRAIES MAISONS CLOSÉS À BERLIN. LE VELOURS ROUGE, LES LUSTRES LOURDS, LES CANAPÉS MOLLETONNÉS...



C'EST BOMBÉ PARTOUT ET SOUS TOUTES LES FORMES.

LITTY ET LE TIP : DEUX JOURNAUX GROS COMME DES ANNUAIRES POUR TOUT SAVOIR DE CE QUI SE PASSE À BERLIN. DANS TOUS LES DOMAINES ET DANS TOUS LES DÉTAILS.

BOREDOM.